

# ***Islamophobie* : du mot au phénomène social. Approche co-occurrence d'une notion controversée.**

Laura Calabrese<sup>1</sup>, Magali Guaresi<sup>2</sup>

<sup>1</sup>Université Libre de Bruxelles – lcalabre@ulb.ac.be

<sup>2</sup>Université Libre de Bruxelles – magali.guaresi@gmail.com

## **Abstract**

Islamophobia has been at the heart of social debates in France and Belgium for several years now. In this article, we study two large corpora of francophone news media (*Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, between 1997 and 2015; *Le Soir*, *La libre Belgique*, *La Dernière Heure* and *Le Vif* between 2014 and 2018, i.e. 37 million and 9,6 million occurrences), that will allow us to observe the coverage of the public problem called *Islamophobia* in two countries that consider themselves, each in their own way, secular. To do this, we implement a co-occurrence analysis protocol, understood as a statistical, textual and semantic unit.

**Keywords:** islamophobia, islam, media, discourse analysis, co-occurrences, textometry, France, Belgium

## **Résumé**

La question de l'islamophobie se trouve, depuis quelques années déjà, au cœur des débats sociaux en France et en Belgique. Dans cet article, nous étudions deux grands corpus de presse généraliste francophone (*Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, entre 1997 et 2015 ; *Le Soir*, *La libre Belgique*, *La Dernière Heure* et *Le Vif* entre 2014 et 2018, soit respectivement 37 millions 9,6 millions d'occurrences) qui nous permettront d'observer comment le problème public appelé *islamophobie* est traité dans deux pays qui se considèrent, chacun à leur manière, laïques. Pour ce faire, nous mettons en œuvre un protocole d'analyse de la co-occurrence, comprise comme unité statistique, textuelle et sémantique.

**Mots clés :** islamophobie, islam, médias, analyse du discours, co-occurrences, textométrie, France, Belgique

## **1. Introduction**

Comme d'autres mots servant à dire la réalité sociale, *islamophobie* est une notion avec une histoire, forgée à un moment donné pour désigner un phénomène devenu saillant. La littérature académique signale que le mot est déjà utilisé en français au XIXe siècle, alors que le *Oxford English Dictionary* fait remonter son origine aux années 1920. Bravo Lopez (2010) note qu'entre la fin du XIXe et le début du XXe, quelques auteurs (par exemple Étienne Dinet, peintre orientaliste converti à l'islam ; Alain Quellien, fonctionnaire colonial français) observent chez les Européens une « attitude hostile » à l'islam et aux musulmans que certains d'entre eux appellent *islamophobie*. Or ce n'est que dans les années 1990 que le mot commence à se généraliser dans les pays occidentaux, par le biais du rapport « Islamophobia : A Challenge for Us All » (1997), publié par le think tank britannique Runnymede Trust au Royaume Uni. L'expression est depuis utilisée non seulement par des institutions comme

l'Union Européenne et les Nations Unies, mais aussi par les médias d'information dans la plupart des pays occidentaux.

Si le terme avait donc déjà été utilisé dans le passé, la publication du rapport ainsi que l'emploi du terme par les médias a grandement contribué à la construction du problème public. C'est en effet au XXI<sup>e</sup> siècle que le concept vient donner corps à une problématique de société plutôt contemporaine, dans le contexte de sociétés multiculturelles traversées par des conflits identitaires entre des groupes réels ou perçus. C'est ainsi que Kofi Annan, alors secrétaire général des Nations Unies, déclare en 2004 : « Quand le monde est contraint d'inventer un nouveau terme pour constater une intolérance de plus en plus répandue, c'est une évolution triste et perturbante. C'est le cas avec l'islamophobie ». Dans la recherche scientifique, on constate un essor du terme *islamophobie* à partir du 11 septembre 2001, avec un effort de conceptualisation dans le monde anglo-saxon marqué par un foisonnement de définitions (Garner et Selod 2015).

Malgré une acceptation croissante du terme dans le monde occidental, il est souvent l'objet de débats (Calabrese 2015). La difficulté définitionnelle d'*islamophobie* réside dans le fait que le terme renvoie à une hostilité à la fois envers un groupe de personnes (dont l'appartenance peut être réelle ou fantasmée) et envers une religion, là où d'autres termes analogues (racisme, xénophobie, antisémitisme) renvoient uniquement à l'hostilité envers un groupe. Même si le rapport du Runnymede Trust distingue la critique légitime de la religion musulmane de « l'hostilité infondée »<sup>1</sup>, il définit la notion comme « un raccourci utile pour désigner la peur ou la haine de l'islam, et en conséquence le fait de craindre ou d'avoir une aversion contre tous ou la plupart des musulmans ». Le rapport pointe que « le mot n'est pas idéal mais très similaire à xénophobie et europhobie ». Dans la littérature académique, les définitions englobent des phénomènes très variés, qui vont d'attitudes racistes à un rejet de la religion, en passant par un sentiment de menace et de peur généralisé par rapport à l'islam et à ses fidèles. Les difficultés définitionnelles d'*islamophobie* ont également conduit les chercheur.e.s à proposer des concepts jugés plus précis, tels que *préjugé anti-musulman* ou *hostilité envers les musulmans*, renomination qui témoigne d'une volonté de séparer l'anticléricalisme du stéréotype voire la haine.

Ces efforts de conceptualisation, nomination et renomination sont symptomatiques d'un moment de société où le problème public prend corps, se donne à voir, se reconfigure au gré des débats, devient impossible à ignorer même s'il est sur une pente glissante. Dans cet article, nous abordons la circulation (controvertée ou pas) de la notion d'*islamophobie* dans deux aires culturelles francophones, pour montrer le traitement très différencié de la question malgré la proximité géographique et culturelle. Les raisons de cette différence, qui ne peut être abordée dans cet article portant sur une analyse discursive, sont multiples et renvoient à la fois aux modèles de gestion de la multiculturalité, à l'histoire coloniale de chaque pays, à la conception de la laïcité comme aux modes de débat à l'œuvre dans les deux espaces publics. Si les conclusions de ce travail sont d'abord de nature discursive, elles ont l'ambition de constituer un apport à l'étude des controverses sociétales autour de la multiculturalité. Les médias d'information sont en effet l'une des principales arènes (même si pas les seules) dans lesquelles se construisent les problèmes publics (Cefaï 1996). Dans cet article, nous constaterons que l'*islamophobie*, si elle constitue un problème social à part entière, dans le

---

<sup>1</sup> Cette distinction est également présente dans les notices Wikipedia du terme en français et en anglais.

sens d'une situation qui cherche une solution, est traversée par des débats sur la nature du phénomène qui mettent au jour des conceptions très différentes du racisme.

## 2. Méthodologie et corpus

Comme d'autres mots servant à dire la réalité sociale, le mot *islamophobie*, son sens et ses usages sont l'objet de luttes dans les productions discursives. Dans la mesure où ils sont en construction permanente au sein des nombreux énoncés produits dans une variété de contextes et par une variété d'énonciateurs, le discursiviste est contraint de collecter de larges corpus où observer un moment du mot. Méthodologiquement, tout l'enjeu est donc de parvenir à des protocoles d'analyse susceptibles d'objectiver les interprétations sémantiques du terme *islamophobie*. Comme le postulent la lexicologie (Eluierd 2000) ou la sémantique discursive (Rastier 2001), l'étude des vocabulaires en usage passe par la contextualisation des vocables. Ces dernières années, de nombreuses avancées techniques et épistémologiques en textométrie permettent de traiter du contexte dans de vastes corpus comme les nôtres ; le contexte étant défini « autant comme un environnement matériel bien circonscrit (une fenêtre) que comme un moment où le sens prend forme ou un lieu virtuel, éventuellement discontinu, où la textualité prend corps » (Mayaffre 2007).

Concrètement, dans cet article, nous nous proposons d'objectiver le sens d'*islamophobie* par l'étude systématique de ses cooccurrences dans deux vastes corpus de presse généraliste francophone (*Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, entre 1997 et 2015 ; *Le Soir*, *La libre Belgique*, *La Dernière Heure* et *Le Vif* entre 2014 et 2018)<sup>2</sup>.

Journaux belges	Nombre d'occurrences	Journaux français	Nombre d'occurrences
La Dernière Heure	1 233 265	Le Figaro	9 686 079
La Libre Belgique	3 409 723	Le Monde	8 214 836
Le Soir	3 509 717	Libération	19 537 093
Le Vif	1 464 516		

Tableau 1 : Corpus « Islam » belge et français

L'approche cooccurentielle apparaît comme une voie privilégiée pour mener une analyse contextualisante du vocabulaire d'un corpus sans abandonner trop tôt les vertus de la statistique, c'est à dire sans se résoudre à un retour au texte non contrôlé par des indices quantitatifs. La co-occurrence a été, en effet, définie comme une « unité » statistique pour le texte et une unité textuelle pour la statistique (Mayaffre 2014). En textométrie, la co-occurrence est la co-présence statistiquement significative de deux mots dans une fenêtre textuelle définie (souvent le paragraphe qui se révèle empiriquement l'unité topographique de

<sup>2</sup> Le corpus français a été constitué dans le cadre du projet « L'islam, un objet médiatique » porté par Moussa Bourekba et l'agence Skoli [<http://islam-objet-mediatique.fr/>] ; qu'ils soient ici remerciés pour le partage de leurs données. Le corpus belge a été constitué par nos soins, dans le cadre d'un projet FNRS/ULB consacré aux « Images médiatiques de l'islam et des musulmans dans la presse francophone belge ».

l'idée dans le discours médiatique)<sup>3</sup>. Unité statistique, elle est également une paire de mots porteuse de sens : les deux items de la paire co-occurentielle se sémantisent mutuellement et font déjà sens là où le mot seul reste souvent porteur d'ambiguïtés. On peut dès lors considérer la co-occurrence comme la forme minimale formalisable et quantifiable du contexte. Et puisque le sens d'un mot est la somme de ses contextes d'emploi (Guiraud 1954), on peut considérer qu'il se saisit également à travers la somme de ses cooccurents.

Dans cet article, nous étudierons d'abord les usages en diachronie du mot *islamophobie* dans le corpus français puis dans le corpus belge. Puis, nous mènerons une comparaison transnationale des co-occurrences du mot en 2014 et 2015 - deux années couvertes tant par le corpus français que par le belge et moment où le terme connaît précisément un pic dans ce pays-, pour tenter de souligner les originalités du débat dans les deux contextes nationaux.

### 3. Résultats

#### 3.1. Distribution dans le corpus français

Lorsqu'on observe la distribution du mot dans le corpus français, le graphique montre une progression constante (Figure 1) à partir notamment de 2001. Cette progression confirme les observations faites dans la littérature anglophone sur l'usage du mot *islamophobie* dans l'espace médiatique, et au-delà, à partir de cette date. Cependant, la progression n'est pas linéaire car on constate deux pics, en 2013 et en 2015, qui ont lieu dans des contextes sociétaux bien différents : alors que l'année 2015 est marquée par les attentats terroristes, 2013 est une année de débats autour de l'usage de la notion<sup>4</sup>.

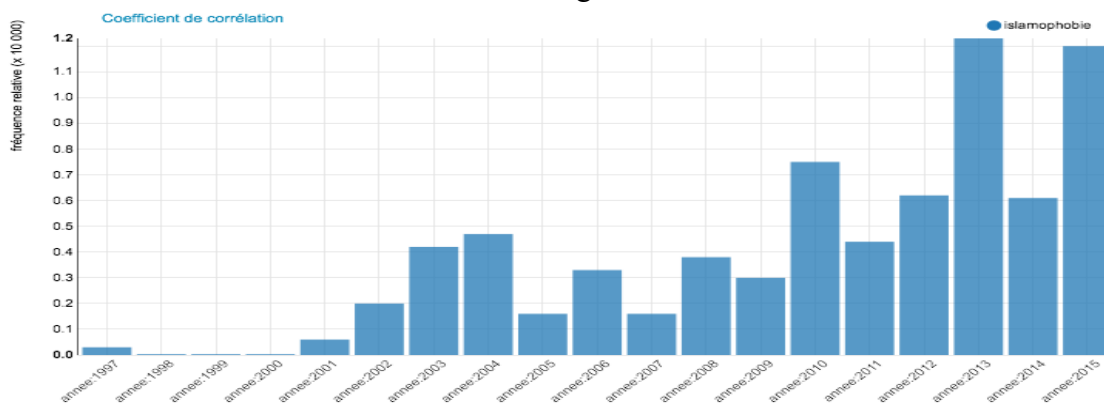


Figure 1 : Progression du mot *islamophobie* dans le corpus français (1997-2015)

<sup>3</sup> La recherche des co-occurents d'un terme procède d'une décontextualisation puis d'une recontextualisation. La statistique repère d'abord systématiquement les mots très utilisés (en fréquence absolue) dans un texte comme autant de mots-pôles. Chaque mot-pivot ainsi défini est ensuite replacé dans son contexte (tous les paragraphes où il est utilisé) dans lequel sont déterminés ses attirances ou répulsions lexicales, qui sont précisément quantifiées et hiérarchisées. Le mode de calcul hypergéométrique implémenté dans HYPERBASE sera utilisé ici (Brunet, 2007). Soit  $s$  = nombre de paragraphes,  $f$  = fréquence du mot-pôle dans le texte,  $g$  = fréquence du mot co-occurent dans le texte et  $k$  = co-occurrence observée. Alors :  $\text{Prob}(x=k) = \frac{f! (s+g)! g! (f+s)!}{k! (f-k)! (g-k)! (s+k)! (f+g+s)!}$

<sup>4</sup> A cette date paraît notamment l'ouvrage *Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*, d'Abdellali Hajjat et Marwan Mohammed (La Découverte).

Si l'on revient aux premières occurrences du terme dans le corpus (2 en 1997)<sup>5</sup> et à leurs contextes d'emploi via le concordancier, on constate que le terme apparaît dans des énoncés rapportés produits par des personnes liées à l'islam ou à l'étude de l'islam :

1. A la faveur des clichés réducteurs, foulard, barbe, violence, etc., s'est donc développée une **islamophobie** à tous crins. Or, ce n'est pas tant de l'islam qu'il faut avoir peur que de la logique d'affrontements inscrite dans l'accumulation des visions simplificatrices à l'oeuvre de part et d'autre, remarque Jocelyne Cesari; aussi, la peur n'est que la résultante d'une méprise, voire d'un mépris. « Notre défi est de mieux comprendre l'histoire et les réalités du monde musulman, et de reconnaître la diversité et les multiples facettes du référent "islam » afin de sortir de l'ornière de la menace », relève l'auteur (Maati Kabbal, *Libération*, 20 juin 1997).

Par ailleurs, le terme est clairement en position référentielle, c'est-à-dire renvoyant à un phénomène social, même s'il celui-ci n'est pas défini. Après 1997, il n'y a plus d'occurrences d'*islamophobie* jusqu'en 2001, où l'on trouve 18 fois le mot dans le corpus en référence aux attentats qui ont eu lieu cette année sur le sol américain, même si certains exemples nous indiquent que le terme n'a pas encore une circulation aisée, comme l'indique l'usage des guillemets. Dans le contexte post-attentats, l'*islamophobie* apparaît dans des constructions parallèles telles que « l'islamophobie mais aussi X » (ex. 2) ou « entre l'islamophobie et X » (ex. 3) :

2. « Il faut éviter l'**islamophobie** mais aussi le repli communautaire », a insisté le Dr Dalil Boubakeur, recteur de la grande mosquée de Paris. « Les musulmans veulent s'intégrer en France et doivent savoir que les terroristes, en faisant croire qu'ils agissent au nom de l' Islam, font des victimes directes et indirectes ». Le grand rabbin de France Joseph Sitruk a ajouté que « l'amalgame entre islam et terrorisme serait une victoire posthume des kamikazes » (*Le Figaro*, 27 septembre 2001).
3. Depuis le 11 septembre 2001, observateurs et analystes n'ont jamais autant parlé d' islamisme et même d'islam, les différents commentaires souvent hâtifs et superficiels oscillant entre l'**islamophobie** et l'autre face de Janus de l'ignorance que constitue l'islamiquement correct, en vertu de quoi des récurrents attentats islamistes sont toujours des occasions, sous prétexte de dénoncer l'amalgame de vanter les qualités intrinsèques du Coran, « texte de paix », et de l'islam, « religion d'amour » (Alexandre Del Valle, *Le Figaro*, 25 septembre 2001).

Ce parallélisme se manifeste de manière plus subtile sous la forme d'une opposition entre l'islamophobie et la peur de l'amalgame (Matar et Chauvin-Vileno 2006), une image qui reviendra maintes fois dans les débats sur l'islam (depuis caricaturé sous le nom de « padamalgam », souvent employé dans le discours d'extrême droite). Parallèlement à l'amalgame, la dissociation entre islam et terrorisme apparaît également comme une figure récurrente, comme deux faces d'une même pièce ou deux motifs d'une formation discursive :

4. L'**islamophobie** n'est pas, hélas, une forme rare de xénophobie et d'intolérance. Il faut, en conséquence, faire savoir que les musulmans ordinaires condamnent ces actes de terreur. Les sociétés musulmanes contemporaines ont été largement modelées par le legs récent de la sujétion coloniale. **Pourtant**, en dépit de sa souvent triste réalité sociale, le musulman

---

<sup>5</sup> Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'occurrences antérieures de ce terme, mais c'est assez significatif de sa faible circulation. Si le terme existe et est employé par des spécialistes, il ne constitue pas encore un référent médiatique.

ordinaire, qu'il soit homme, femme, enfant, déteste ceux qui veulent user de la violence pour se faire entendre (El Hassan Bin Talal, *Le Monde*, 14 septembre 2001).

Dans le corpus français, le pic de 2013 correspond à un moment de débat intense qui a eu lieu dans la sphère médiatique, autour de l'adéquation ou l'inadéquation du terme, comme en témoignent ces quelques exemples qui soulignent les énoncés métadiscursifs :

5. L'emploi du mot « **islamophobie** » en France a empoisonné l'espace des controverses. Ce terme devrait être utilisé pour désigner les appels à la haine, la discrimination et la violence envers les musulmans et/ou leur religion. L'islamophobie ne se réduit pas à un phénomène d'opinion. Elle se manifeste aussi dans les discriminations ou agressions physiques [...]. Or, depuis les années 1980, le mot « **islamophobie** » est employé pour désigner toutes les formes d'examen critique de l'islam voire de l'islamisme (Pierre-André Taguieff, *Le Monde*, 1 novembre 2013).
6. Elle [Caroline Eliacheff] sait bien qu'en partant aujourd'hui en guerre contre « l'emprise insidieuse du fondamentalisme au sein de la crèche », certains risquent de l'accuser d'**islamophobie**. Elle n'en a cure. « Le terme d'islamophobie arrange ceux qui veulent mettre la critique de l'intégrisme musulman et le racisme anti-musulman sous le même label » (*Le Figaro*, 8 novembre 2013).

En ce qui concerne l'année 2015, l'*islamophobie* est parfois le rappel d'une forme de racisme (ex. 7), mais la plupart du temps un concept qu'on remet en question et autour duquel s'articulent des débats sur la place de l'islam dans la société française. Preuve en est l'utilisation du terme en modalisation autonymique (ex. 8). Ce moment témoigne aussi d'autres possibilités discursives, comme l'usage non métadiscursif de la notion mais avec une réaffectation de référent, comme dans l'exemple 9 où un islamologue attribue l'hostilité envers les musulmans aux actes terroristes.

7. Selon l'Observatoire national contre l'**islamophobie**, les actes et menaces anti-musulmans ont explosé au premier semestre +281% par rapport à la même période en 2014 (*Le Monde*, 17 juillet 2015).
8. Nous devons nous réconcilier avec le réel et avoir le courage de nommer les choses. La principale menace qui pèse aujourd'hui sur les démocraties, c'est le mouvement de radicalisation dans l'islam. Et ce n'est pas de l'**islamophobie** que de l'affirmer. Ce mot a d'ailleurs été inventé pour éviter de désigner le danger (Philippe Val, *Le Figaro*, 7 avril 2015).
9. Que pensez-vous de la notion d'**islamophobie** ? je dis toujours que le plus grand responsable de l'**islamophobie** au monde est Ben Laden. Je pense que la première cause de l'islamophobie vient de certains musulmans qui incitent à la haine, ce qui diffère d'ailleurs de l'antisémitisme classique qui n'était pas une réaction à un comportement ou à une action (Entretien avec Henry Laurens, Marie-Laetitia Bonavita, *Le Figaro*, 16 janvier 2015).

Dans le corpus français, à la consultation systématique du concordancier, la distribution chronologique du terme *islamophobie* entre 1997 et 2015 montre donc un usage de moins en moins référentiel et de plus en plus métadiscursif du terme. Au fur et à mesure que le mot se multiplie dans la presse, les débats augmentent, en particulier lors des moments discursifs particuliers que sont les polémiques éditoriales et sociétales de 2013 ou les attentats terroristes de 2015.

### 3.2. Distribution dans le corpus belge

Vu les caractéristiques du corpus belge (qui va de 2014 à 2018), il est impossible d'observer la progression sur la longue durée. Reste que le corpus indique un emploi statistiquement significatif du mot en 2015 dans chacun des quatre titres de presse. Un retour au corpus nous permet de constater que ce pic de 2015 fait principalement référence au contexte post-attentats, marqué entre autres par le thème de l'amalgame, caractéristique, comme nous l'avons déjà mentionné, de la formation discursive sur l'islamophobie.

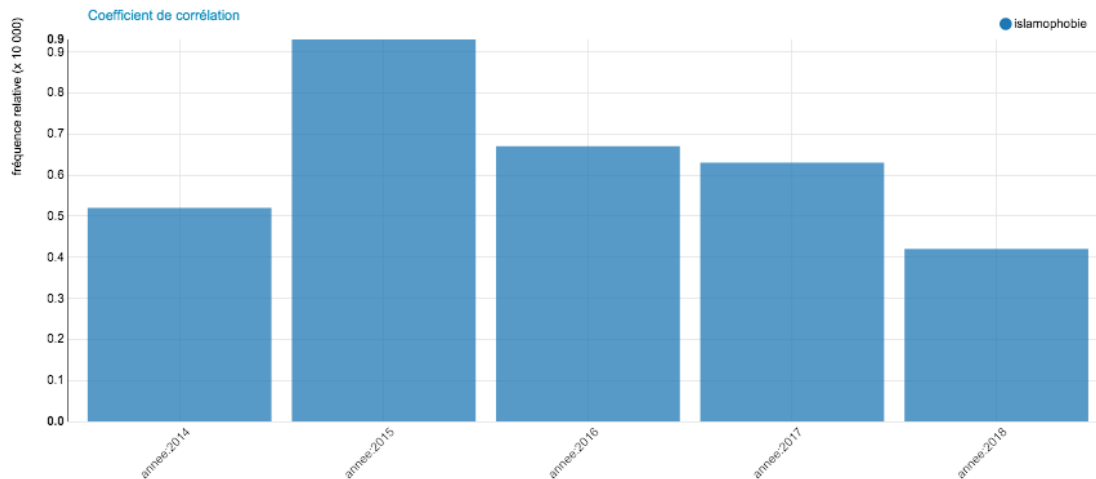


Figure 2 : Progression du mot islamophobie dans le corpus belge (2014-2018).

Un retour au texte via le concordancier nous permet de saisir la manière dont le mot est employé dans chaque titre de presse par année. On constate généralement un usage référentiel du terme (à quelques exceptions près), soutenu par un réseau de métaphores selon lesquels « on nourrit/alimente » l'*islamophobie*, qui se « développe ». Il y a une « banalisation », un « climat de », une « vague de » islamophobie contre laquelle « il faut lutter » ou qu'il faut « déconstruire ». Le mot est accompagné généralement d'un article défini, ce qui en fait une expression définie référentielle (463 fois sur 657 occurrences d'*islamophobie*). Il est souvent mis en parallèle avec l'antisémitisme, la xénophobie, le racisme, l'afrophobie et la discrimination dans des phrases énumératives. L'islamophobie est « virulente », « vil », « ambiante », « généralisée », « évidente », « galopante » et on la mesure très souvent en comptabilisant des « faits ». Parfois le mot est accompagné d'un marqueur de dialogisme interdiscursif (*bien réelle* dans l'ex. 10) pour réfuter les discours qui s'opposent à la circulation du terme :

10. « On y trouve l'idée que l'intégration est un échec et qu'il y a dans le monde d'aujourd'hui une insécurité globale. Mais l'insécurité de vie est largement réduite à l'insécurité pénale. Ajoutons à cela l'**islamophobie, bien réelle** » (« La figure du djihadiste rassemble les peurs », *Le Soir*, 24 janvier 2015).

Les cotextes du mot confirment donc que lorsque la presse belge parle d'*islamophobie*, elle fait majoritairement allusion à un phénomène social observable assimilable à un racisme, qui grandit et contre lequel il faut lutter. Le pic d'utilisation du mot en 2015 était selon notre hypothèse dû au contexte post-attentats, lequel active le leitmotiv de l'amalgame et sa contre-figure, la dissociation. Une vue du concordancier pour les articles publiés cette année confirme cette intuition, même si les thèmes qui déclenchent l'usage du mot sont plus largement (au-delà des actes terroristes) la question du communautarisme, de la radicalisation et l'extrémisme :

11. Charb considère que crier à l'islamophobie revient à favoriser le communautarisme. « Les militants qui essaient d'imposer aux autorités judiciaires et politiques la notion d'islamophobie n'ont pas d'autres buts que de pousser les victimes de racisme à s'affirmer musulmanes » (« Le testament de Charb contre 'les escrocs de l'islamophobie' », *Le Soir*, 16 avril 2015).

Mais, peu d'exemples montrent un usage critique du mot dans le corpus belge. Parmi ces exemples, l'association Unia constate que malgré l'inadéquation étymologique et sémantique d'*islamophobie*, pointée par certains, le terme s'est imposé et avec lui une pluralité de sens, en voie de stabilisation :

12. S'il s'impose dans les discours, le terme d'**islamophobie** provoque encore des réticences. Patrick Charlier, directeur d'Unia (ex-Centre interfédéral pour l'égalité des chances) l'admet. « Sur le plan strictement sémantique, ce n'est pas un bon terme ». Oui, on peut avoir « peur » (phobos) de l'islam. Et on peut critiquer, même de façon virulente, une religion, appuie Patrick Charlier. D'aucuns lui préfèrent donc le terme de musulmanophobie. **Reste que c'est l'« islamophobie » qui s'impose, « entendu comme une hostilité, une violence à l'égard des personnes musulmanes ou présumées comme telles »**. Cette définition posée, Unia conserve quelques points de divergence avec des associations. « A nos yeux, les discriminations sur base des convictions religieuses ne relèvent pas automatiquement d'islamophobie » (« Un terme qui dérange », *Le Soir*, 27 mai 2016).

### 3.3. Comparaison co-occurrence entre les corpus belge et français (2014-2015)

Pour tenter de systématiser la comparaison entre les deux corpus, une analyse des co-occurrences du terme *islamophobie* a été menée sur une base textuelle rassemblant tous les articles rédigés entre le 1er janvier 2014 et le 31 décembre 2015 dans les deux pays. Le but est d'objectiver les usages dominants du terme dans les deux aires politico-culturelles, au-delà des variations liées à la chronologie. Le tableau suivant liste, par ordre décroissant de significativité, les vocables principalement associés au mot-pôle *islamophobie* dans le corpus belge en 2014-2015 et dans le corpus français à la même date.

Co-occurents - Corpus Belge	Indice de spécificité	Co-occurents - Corpus français	Indice de spécificité
racisme	21.3	phobie	37.58
CCIB	19.7	Collectif	37.58
Collectif	17.08	racisme	37.58
contre	15.69	anti-musulmans	37.58
antisémitisme	15	antiraciste	37.58
musulmans	13.33	antiracisme	37.58
Muslims'Rights	11.45	racistes	37.58
musulmane	9.91	CCIF	37.58
interfédéral	9.62	Charlie	37.57
xénophobie	9.48	islam	37.57



discriminations	9.19	actes	37.57
actes	9.19	religion	37.57
lutte	8.85	terme	37.57
montée / hausse	8.66 / 8.4	antisémitisme	37.57
discrimination	8.25	musulmans	37.57
islam	7.8	critique	37.57
communauté	7.41	France	37.56
haine	7.34	contre	37.56
association	7.2	gauche	36.28
victimes	7.03	mot	35.24
sémantique	6.9	hostilité	35.18

Figure 3 : Co-occurents privilégiés d'islamophobie dans le corpus belge et dans le corpus français en 2014-2015

Tant les articles belges que les articles français associent au sein de leur paragraphe le terme *islamophobie* à d'autres formes de « racisme »<sup>6</sup>. Tous semblent également se faire l'écho d'« acte[s] » islamophobes « contre » les « musulmans », en citant des collectifs de lutte (CCIF en France et CCIB en Belgique), fréquemment dans des énoncés référentiels qui contribuent à valider le mot et le problème public ainsi désigné. Cette présence forte d'acteurs de la société civile constitués en collectif démontre également une communication active envers les médias d'information, qui les considèrent comme des sources de données légitimes pour mesurer l'islamophobie, au-delà des divergences auxquelles la définition d'islamophobie pourrait donner lieu.

Mais passés ces convergences, les corpus belges et français élaborent tendanciellement des discours différents autour du sujet, mettant au jour des particularités lexicales propres au profil co-occurentiel du mot *islamophobie*. Comparé au corpus français, le corpus belge emploie le plus souvent le terme dans une dimension référentielle : on constate la « montée » ou la « hausse » du « phénomène » (+6,3) ou on évoque les moyens de « lutte ». Autrement dit, les médias belges considèrent le mot comme moins problématique et l'emploient clairement dans son acception de racisme antimusulman, sans toutefois le distinguer des faits de « discrimination ». D'ailleurs ce dernier est un co-occurent fort d'*islamophobie* (+9,19) et dans de nombreux passages, que la statistique repère, les articles belges élaborent une synonymie entre les deux :

- Quant aux critères raciaux ou religieux, le racisme anti-arabe (28 dossiers) est, dans l'ordre de fréquence, celui donnant lieu au plus grand nombre de plaintes ; le racisme anti-noir ( 22 dossiers ) ; la **discrimination** antimusulmane/islamophobie (17 dossiers) ; le racisme anti-étranger/xénophobie ( 12 ) ; et l' antisémitisme (4 dossiers) (« Discrimination : des plaintes en légères hausses, *La Dernière Heure*, 22 octobre 2014).

<sup>6</sup> Les mots cités sont des co-occurents du lemme *islamophobie*.

Si la liste des co-occurrences révèle le poids de la reprise du discours des « collectifs » ou des « associations » dans le corpus belge et français, ces structures se font les porte-parole des « victimes » mais également de la « communauté » musulmane en Belgique, mots absents du profil co-occurentiel en France :

14. « On a décidé d'organiser la manifestation, il y a près de deux semaines, à la demande de plusieurs familles de **victimes** », explique Fouad Benyekhlef, l'administrateur de Muslims' Rights Belgium, qui souligne la bonne collaboration avec les services de police. « L'**islamophobie** fait des **victimes** et conduit à des situations catastrophiques, que ce soit au niveau de l'emploi, du logement, des loisirs et tout simplement de la vie publique », explique-t-il, précisant que Muslims' Rights Belgium reçoit près de 600 dénonciations de faits islamophobes par an. (« Dressés contre l'islamophobie », *La Dernière Heure*, 27 octobre 2014).
15. Pour y remédier, la plate-forme Muslims Rights Belgium, qui regroupe des associations actives dans la lutte contre l'**islamophobie**, a décidé de diffuser, via les réseaux sociaux dans un premier temps, une série d'affiches qui entend dénoncer le climat délétère qui étouffe la communauté musulmane de Belgique. (« L'inquiétante peur des musulmans », *La Dernière Heure*, 8 avril 2014).

En somme, le sens d'*islamophobie* tendanciellement établi dans le corpus belge penche davantage du côté du phénomène social que du côté du débat sémantique et/ou lexical. On notera également que l'adjectif « sémantique » connaît une occurrence originale dans le corpus belge en 2014/2015, mais doit être entendu comme un marqueur dialogique visant les discours racistes :

16. L'antisémitisme, le racisme, la xénophobie, l'**islamophobie** utilisent des techniques **sémantiques** très habiles qui consistent en permanence à détourner les choses. Au lieu de s'afficher antisémite, on dit qu'on est anti-établissement, sous-entendant par là que les Juifs que l'on dénonce tiendraient le système. Cela a été théorisé, démontré... Le rôle des démocrates est de dénoncer ces détournements. (« On ne peut ignorer Dieudonné », *La Libre Belgique*, 23 janvier 2014).

La mention du « sémantique » est également, dans le corpus belge, une référence au débat sur le mot *islamophobie* dans le contexte français et à l'humoriste controversé Dieudonné. Car, en effet, en France, en 2014/2015, le discours produit autour du lemme *islamophobie* semble surtout dominé par les querelles langagières. Lorsque l'on évoque l'islamophobie, on évoque surtout le « concept », « le terme » ou encore le « mot ». C'est ce qu'indique le tableau des co-occurrences qui place le mot « phobie » en tête (+37,58) et témoigne des débats étymologiques qui égrenent les pages des journaux français :

17. Le terme d'**islamophobie** n'est pas parfait. Si l'on se restreint à l'étymologie, le suffixe "**phobie**" renverrait à une peur irraisonnée alors que certains islamophobes sont bien conscients de leur racisme ; la présence d'"islamo" renverrait à une peur de la religion et non des musulmans. Mais il faut sortir du nominalisme. On a préféré le terme **islamophobie** à "racisme antimusulmans" parce que c'est le terme du débat, celui qui fait sens pour l'ensemble des acteurs en présence. » (« Islamophobie, mot de l'époque ou mal du siècle ? » *Libération*, 26 avril 2015).

Ces passages expriment les enjeux spécifiques au contexte français, qui questionne davantage l'islamophobie dans le cadre d'une réflexion politique plus générale sur la place des religions dans la société. Le mot « religion » est d'ailleurs une co-occurrence d'*islamophobie* en

France, là où elle n'apparaît pas comme spécifique en Belgique. Ainsi le politologue Olivier Roy constate-t-il dans *Le Monde* :

18. Cette **islamophobie** mêle un vieux racisme anti-arabe et un phénomène plus nouveau, une sorte de **phobie** de la **religion**. Dans une société aussi sécularisée que la nôtre, le religieux est devenu incongru (« Dans notre société sécularisée, le religieux est devenu incongru », *Le Monde*, 26 février 2015).

L'usage et la définition de l'*islamophobie* sont ainsi dominés en France par les débats politiques sur la place des religions et la conception de la laïcité républicaine. Si les oppositions entre les partis traditionnels et les partis d'extrême droite ne ressortent pas dans la liste des co-occurents (parce que ces clivages s'énoncent également en France et en Belgique), les lignes de tensions à « gauche » (+36,28) et au sein de la mouvance « antiraciste » (+37,58) sont explicitement mentionnées dans le corpus français :

19. C'est que l'**islamophobie**, pour le CCIF comme pour l'ensemble de la nébuleuse « islamo-gauchiste », est un **concept** aussi flou que large, qui permet de réduire toute critique de l'islam ou affirmation de la laïcité à une manifestation de racisme postcolonial. [...] Le CCIF a été fondé par des militants islamistes proches des Frères musulmans, qui ont transformé le combat antiraciste en un combat identitaire, sans l'assumer », analyse l'intéressé [Mohamed Sifaoui, journaliste déjà sous protection policière pour ses prises de position affirmées sur l'islam radical], victime d'une vague de haine sur les réseaux sociaux. Le torchon brûle entre l'**antiracisme universaliste, laïque et républicain**, et l'**antiracisme ethno-différentialiste, victimaire et identitaire**. (« Extension du domaine de l'islamophobie », *Le Figaro*, 4 juillet 2015).

## Conclusion

Une analyse co-occurentielle et cotextuelle montre un usage plutôt référentiel du mot *islamophobie* dans le corpus belge, alors que le corpus français dévoile un usage plutôt métalinguistique, qui fait écho aux débats autour du mot et du concept sociologique d'*islamophobie* dans l'espace français où les controverses sur le mot procèdent de prises de position politiques et idéologiques à l'égard d'une réalité (Siblot, 2007). En Belgique, si la plupart des cotextes du mot montrent un usage référentiel, certains sont métalinguistiques. Parmi ces derniers, beaucoup font référence au contexte français (soit il s'agit d'articles repris à la presse française, soit d'interviews d'acteurs français, comme Riss, directeur de *Charlie Hebdo*). C'est le cas particulièrement dans l'hebdomadaire *Le Vif*, qui appartient au même groupe que l'*Express* et qui manifeste une certaine perméabilité éditoriale avec la presse française :

20. Quelques jours plus tôt, dans *L'Express*, André Comte-Sponville n'avait pas dit autre chose. Mais sans que ses propos ne soient autant amplifiés. Le « philosophe du bonheur » évoquait « la question de l'islam et de l' **islamophobie**. Cette dernière notion est piégée à force d' être équivoque. Si l' on entend par "islamophobie" la haine des musulmans, c'est une forme de racisme comme une autre. Mais si le mot désigne la peur de l'islam – ce qui est le sens propre du terme islamophobie –, c'est une position idéologique légitime. » (« Le droit d'avoir peur, le droit d'y répondre », *Le Vif*, 18 septembre 2015)

21. La religion structure la pensée des terroristes . Ils n'agissent pas pour l' argent , ils ne revendiquent rien pour justifier leurs actes , ils se contentent d'invoquer leur religion , l' islam . Je trouve totalement absurde de parler d' **islamophobie** dès qu' on souligne cette évidence ! Évoquer le rapport entre l'islam et notre conception de la démocratie n'a rien à voir avec une quelconque « phobie », c' est un véritable débat sur l'organisation de notre société. Quelle

place pour les religions, pour la religion en général, dans un monde libre et ouvert ? Ce sont des questions auxquelles nous avons déjà répondu, il y a longtemps ; peut-être devons-nous juste réaffirmer nos principes. (« A Charlie plus que jamais, nous voulons dessiner », *Le Vif*, 8 janvier 2016).

Enfin, l'analyse co-occurrence des deux corpus a révélé un usage similaire du discours des collectifs de lutte contre l'islamophobie, qui deviennent ainsi des sources légitimes pour mesurer le phénomène. Ces résultats confirment que le mot *islamophobie* comporte deux programmes de sens principaux : islamophobie [+racisme] et islamophobie [+critique de la religion] (Calabrese 2015). Alors que le journalisme belge francophone actualise prioritairement le premier programme de sens, le journalisme de référence français se situe entre les deux, oscillation qui témoigne tout d'abord d'une acceptation du mot dans l'espace médiatique, et ensuite de la nécessité de représenter à la fois le phénomène de racisme et les clivages sociaux autour de la manière de concevoir ce racisme.

## References

- Assal, Houda (2014) : « Islamophobie. La fabrique d'un nouveau concept. Etat des lieux de la recherche », *Sociologie*, n°5/1 : 13-29.
- Bravo López, F. (2010): « Towards a definition of islamophobia: approximations in the early twentieth century », *Ethnic and racial studies* 34(4): 556-573.
- Brunet, Etienne (2007) : « Fréquences et séquences. Mise en œuvre dans Hyperbase », *Lexicométrie : Topographie et topologie textuelles*, p.1-20
- Calabrese, Laura (2015) : « Reformulation et non-reformulation du mot *islamophobie*. Une analyse des dynamiques de la nomination dans les commentaires des lecteurs », in J. Longhi (éd.), *Stabilité et instabilité dans la production du sens : la nomination en discours*, *Langue Française*, n°188 : 91-104.
- Cefaï, Daniel (1996) : « La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques », in : *Réseaux*, volume 14, n°75, Le temps de l'événement : 43-66.
- Deltombe, T. (2005), *L'Islam imaginaire. La construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005*, Paris, La Découverte.
- Garner, S. and Selod, S. (2015): « The Racialization of Muslims: Empirical Studies of Islamophobia », *Critical Sociology*, vol. 41 (1): 9-19.
- Guiraud, Pierre (1954), *Les caractères statistiques du vocabulaire*, Paris, PUF.
- Matar, Soad et Chauvin-Vileno Andrée (2006) : « *Islamalgame*, discours représenté et responsabilité énonciative », *Semen* [En ligne], 22, mis en ligne le 01 mai 2007, consulté le 13 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/semen/2804>
- Mayaffre, Damon (2007) : « L'entrelacement lexical des textes. Cooccurrences et lexicométrie ». *Journées de Linguistique de Corpus*, 2007, Lorient, France. pp.91-102.
- Mayaffre, Damon (2014) : « Plaidoyer en faveur de l'analyse de donnée co(n)textuelles. Parcours cooccurrentiels dans le discours présidentiel français (1958-2014) », In Née E., Valette M., Daube J.- M., Fleury S. (editors), *JADT 2014* : 5-32.
- Siblot P. (2007) : « Nomination et point de vue : la composante déictique des catégorisations lexicales », in G. Cislaru et al. (éds), *L'Acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 25-38.